

PETER TERRIN

Monte-Carlo

roman traduit du néerlandais (Belgique)
par Guy Rooryck

ACTES SUD

à mon fils Willem

*Check ignition
and may God's love be with you.*

DAVID BOWIE, *Space Oddity*.

MONTE-CARLO

Le feu ne prend pas encore feu. Pas vraiment. Mais le carburant de haute performance qui vient de s'échapper de la Lotus n'est plus liquide. Il change d'apparence, à l'instant, une brutale transmutation qui s'accompagne de ce que certains décriraient comme un aboiement, un lieu commun, en réalité le bruit d'un gigantesque animal cherchant à happer de l'oxygène. Pas de feu encore, un nuage de chaleur, incolore, invisible pour le moment dans l'intense lumière du soleil, en cette journée de printemps exceptionnellement chaude à Monte-Carlo. Un nuage qui lui donne une poussée dans le dos tout en l'enveloppant. Sa combinaison, ses sous-vêtements, même la brillantine dans ses cheveux, sont autant de frontières encore valides, capables de faire écran, d'épargner sa peau. En cet instant même, elles se font face, d'une force égale, sa combinaison et la chaleur torride. Le feu qui ne prend pas encore feu.

Le nom de cet homme est Jack Preston.

Son père, un tendre, tombé pour la patrie, voulait l'appeler Adam, mais sa mère trouvait Adam trop distingué, incongru pour des gens simples comme eux. L'appeler Adam, pensait-elle, renversée sur les oreillers retapés, tandis que son fils nouveau-né enserrait de ses lèvres le mamelon extrêmement sensible de son sein gauche tout en produisant un doux gémissement, comme un incommensurable bonheur après la souffrance endurée, un bonheur tellement grand qu'il débordait de son corps trop menu pour le contenir et qu'il fallait que le trop-plein s'évacue avec une suite de vibrations des cordes vocales, l'appeler Adam, pensait-elle, engendrerait de fausses attentes et le destinerait à une vie que la déception viendrait infecter. Jack. Comme son petit frère mort-né qui ces derniers mois n'avait pas quitté son esprit une seconde et qui la nuit précédente lui avait rendu visite en songe et lui avait serré la main sous une

apparence d'adulte, ne laissant dans le rêve pas le moindre doute sur sa véritable identité.

Adam, avait pensé son père onze ans plus tard. Cette pensée apparut en même temps que l'impact de la balle tout près de son visage. Maintenant qu'il était couché ici sur cette plage étrangère, touché à la poitrine, au-delà de la douleur, maintenant qu'il ne faisait plus partie du tumulte, son angoisse s'émuoussait. Le feu des mortiers, les cris rauques, le sifflement des balles, la mer, tout s'estompait. Au moment où l'impact de la balle fit jaillir le sable en creusant une petite cavité juste dans son champ de vision, le nom d'Adam était venu en lui comme un souvenir bienveillant, comme un cadeau inattendu, comme son fils véritable. Plaisir silencieux, exclusif, d'une alliance secrète contenue en un seul mot. Adam. Il murmura, il sentit ses lèvres bouger, et il mourut.

Le prince est aux anges. Le jour le plus important de l'année se déroule tout à fait comme prévu. L'obligation du déjeuner remplie, les badinages menés à bien, il cherche à présent la main de sa femme, venue d'Amérique. Elle a exactement l'élégance du nom que ses parents lui ont donné en présage.

L'atmosphère est bon enfant, les invités ont fini par s'apprivoiser. Le soleil, à travers les grandes baies vitrées, inonde la salle de réception, dans le lointain la mer d'un bleu azur fait miroiter un éclat qu'on dirait presque audible. Le vol plané d'un oiseau attire son attention, il trace haut dans le ciel des cercles sans cesse recommencés, se glissant dans le courant, puis se retournant contre lui, comme si, de boucle en boucle, il cousait de son bec acéré une faille invisible dans les couches de l'atmosphère. Et le prince devient l'oiseau, il contemple comme un aigle ce bout de terre accroché au flanc d'une montagne, il observe l'affairement des humains

par-dessus l'épaule de Dieu, cette concentration d'efforts et d'énergie et d'intelligence, cet illustre assemblage d'abondance et d'architecture exceptionnelles, couplet romantique rimant avec les couleurs de la roche là-haut, le blanc aveuglant des yachts amarrés dans le port plus bas – une principauté, se dit-il, vieilli, assagi et nostalgique, le vin lui étant monté à la tête, qui serait une perpétuelle et intenable promesse. Et là, exactement dans le centre, tiré au cordeau, le circuit du grand prix. Un anneau capricieux accablé d'absence.

Des doigts, il pince l'alliance de sa femme et profère secrètement l'espoir qu'aujourd'hui il n'y aura pas de morts, pas comme l'année dernière. De son autre main, il se lisse la moustache. Ensuite le prince se tourne vers ses invités, mais dans ses pensées il est avec Lily.

Jack Preston avait treize ans lorsqu'il se mit à rafistoler le tracteur du père Colin. C'était un vieux Massey Ferguson, datant du début des années 1930. Il était adossé à l'un des hangars monumentaux alignés à la perpendiculaire du chemin, certains sans murs pour maintenir le foin à sec, six de part et d'autre de la rue, donnant à celle-ci l'allure d'un chemin privé traversant l'entreprise agricole du père Colin. Cela faisait deux ans que Jack était devenu un garçon taciturne ; il se tenait à côté de sa mère lorsqu'un militaire, le képi appuyé contre les boutons rutilants de son uniforme, le regard fuyant au-dessus de leurs têtes, plongeant à l'intérieur de la maison, leur répéta mot à mot ce qui lui avait été confié.

Le tracteur était condamné à lentement rouiller, assailli par les mauvaises herbes, un endroit tranquille destiné aux chats, à l'abri du vent. Le paysan et ses garçons de ferme s'y étaient résignés, même si aucun d'entre eux jamais ne l'aurait

admis. Toutes les fermes avaient cela, un tracteur, une remorque, une benne à fumier, une chose qui un jour ne quittait plus sa place, une chose à laquelle le temps pouvait s'attacher, marquant ainsi sa présence dans un environnement prisonnier du cycle des saisons.

Après l'école, il fonçait à la ferme, parfois il arrivait que des journées entières il n'y rencontre personne, les hangars, du haut de leur abandon, le remplissaient d'effroi ; il marmonnait un Notre Père et se concentrait sur son travail. Il ignorait encore tout des moteurs, il lui était impossible d'expliquer comment ça marchait. Il rafistolait. Il classait les pièces qu'il détachait une à une sur une couverture pour chevaux. Pour remplacer les joints usés, il farfouillait dans les tiroirs de l'atelier du hangar. Il astiquait avec sa salive et de vieux morceaux de tissu. Il s'aventurait toujours plus avant, mémorisait le parcours qui menait au cœur de la machine et remboîtait le tout comme s'il avait quitté à reculons la chambre où il s'était introduit.

Trois mois plus tard, le moteur du Ferguson était comme flambant neuf. Il ne fonctionnait pas, mais c'était accessoire.

Le feu n'a pas encore pris feu et les gens attendent. Leurs têtes émergent au-dessus des fleurs ornant les balcons des plus hauts immeubles. Ils fument, ils attendent, ils se penchent par-dessus les garde-corps en ferronnerie d'où ils fixent le boulevard Albert-I^{er} et la tribune bondée près de l'aire de départ. Dans le virage à hauteur de l'église Sainte-Dévote qui bifurque vers l'avenue d'Ostende, des hommes en chemise blanche sont assis sur les balustrades de pierre. Dans la montée vers Beau-Rivage, à la fontaine qui ruisselle face au célèbre casino, à Mirabeau et sa plongée dans le virage en épingle à cheveux, à la sortie du tunnel qui mène à la chicane, sur les escaliers donnant sur le virage serré du Bureau de Tabac, le long du port et de son quai majestueux, sur les gaillards d'avant des innombrables bateaux de plaisance, jusqu'à l'angle en coude du Gazomètre direction boulevard Albert-I^{er} : tout le monde attend. Tout le monde lève impatientement la tête en attente

des bolides qui essaimeront tout à l'heure dans les rues, quatre-vingts tours durant, pareils à des insectes au corps en forme de cigare coincé entre quatre roues.